



HAL
open science

Le XXI^e siècle : l'âge de la retraduction

Isabelle Collombat

► **To cite this version:**

Isabelle Collombat. Le XXI^e siècle : l'âge de la retraduction . Translation Studies in the new Millennium, 2004, 2. hal-01452331

HAL Id: hal-01452331

<https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-01452331>

Submitted on 1 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le XXI^e siècle : l'âge de la retraduction The 21st Century : The Age of Retranslation

Isabelle Collombat

Université Laval, Québec, Canada
Isabelle.Collombat@lli.ulaval.ca

ABSTRACT

Retranslation per se is not a new phenomenon; it has, in fact, always existed but has been considered an epiphenomenon of translation. But the wave of retranslation occurring at the beginning of the 21st century has a different cast: retranslation is now motivated by translatorly concerns, reflecting translators' deliberate adherence to postulates developed over the history of translation and based on explicit knowledge of different ways of translating. These varied postulates – deeply rooted in the century – all find justification, although they may be contradictory.

KEYWORDS

retranslation, translation history, great translations, ageing of translations

Depuis les années 1990, on assiste à une vague de retraductions – notamment vers le français, mais aussi vers d'autres langues – d'une ampleur et d'une soudaineté extraordinaires. Si ce phénomène a essentiellement touché le domaine littéraire, il s'est aussi étendu à certaines autres sphères, comme l'histoire (Picco della Mirandola, Vico), la philosophie (Nietzsche) ou encore la psychanalyse (Freud). Fait notable, cette déferlante sans précédent touche des œuvres majeures qui ont fait date dans l'histoire culturelle ; la vague ne cesse

d'ailleurs de s'amplifier et il devient difficile d'en suivre le développement tout en tentant de l'analyser.

Autre fait notable : Yves Gambier (1994 : 413) signale justement qu'on fait encore « peu de cas » de ce phénomène, « y compris en traductologie ». De fait, rares sont les travaux universitaires consacrés à la retraduction, mais en revanche, certaines retraductions ont fait couler beaucoup d'encre dans la presse littéraire grand public. Deux observations peuvent être déduites de ce constat : tout d'abord, la retraduction est pour l'heure essentiellement considérée comme un phénomène littéraire et non traductologique. Ensuite, on constate que le traducteur abandonne la transparence si chère à Lawrence Venuti ou l'humilité que prônait Valéry Larbaud : il a aujourd'hui tout le loisir de s'exprimer dans la presse pour expliquer sa démarche de retraduction et les principes qui l'ont fondée.

Troisième fait notable : la retraduction est l'affaire de tous, y compris des lecteurs. Comme le constate en effet Xu Jun (1999 : 50) à propos de la retraduction en 1995 des œuvres de Stendhal en Chine, « dans le débat sur la retraduction [...], non seulement les voix des traducteurs étaient présentes, mais aussi celles des lecteurs, des critiques et des théoriciens de la traduction ».

Enfin, la retraduction est un phénomène historiquement marqué, comme le signale Yves Gambier (1994 : 413) : « [...] La retraduction conjugue à [la] dimension socioculturelle la dimension historique : elle apporte des changements parce que les temps ont changé. »

Le vieillissement des traductions

Sur la forme : les facteurs linguistiques

Le facteur le plus souvent évoqué pour justifier des retraductions – ou tenter d'expliquer le phénomène –, c'est le vieillissement des traductions (notamment Li et Jun 1997 : 305-306). Les théoriciens, critiques littéraires et traducteurs – ce qui représente des niveaux de discours et de spécialisation différents – s'accordent en effet généralement à reconnaître la caducité de la traduction. Walter Benjamin (1971 : 266) affirme ainsi à ce propos :

De même que la tonalité et la signification des grandes œuvres littéraires se modifient totalement avec les siècles, la langue maternelle du traducteur se modifie elle aussi. Disons plus : alors que la parole de l'écrivain survit dans son propre langage, le destin de la plus grande traduction est de disparaître dans la croissance de la sienne, de périr quand cette langue est renouvelée.

Cette assertion est confirmée plus tard par Antoine Berman (1984 : 281), qui pose quant à lui : « Toute traduction est appelée à vieillir, et c'est le destin de toutes les traductions des "classiques" de la littérature universelle que d'être tôt ou tard retraduites. »

André Topia (1990 : 45) ajoute à ce constat une précision intéressante sur le vieillissement relatif des œuvres originales et des traductions : « La notion de décalage temporel n'a pas le même sens selon qu'il s'agit de l'original ou de la traduction » ; ce qui « date » dans une traduction sera plus difficilement accepté par le lecteur que ce qui « date » dans le texte original.

Bernard Lortholary (1997 : 45), retraducteur de Kafka et traducteur de Süsskind, affirme justement que lorsqu'il a commencé à retraduire Kafka, il s'est aperçu que le style de l'auteur « n'avait pas pris une ride, alors que la version française d'Alexandre Vialatte avait un petit air des années 30 ».

Donc, l'œuvre évolue, mais pas la traduction, qui reste figée, marquée par son époque. Et pour Liliane Rodriguez (1990 : 71), les traductions dans lesquelles le traducteur a gardé ce qu'elle appelle la « couleur d'ailleurs » vieillissent peu, car « ce qui était si étrange [...] il y a 20 ou 30 ans, l'est encore souvent aujourd'hui ». En revanche, ajoute-t-elle, lorsque le traducteur se laisse davantage guider par les ressources de la langue-cible, « sa lecture et sa reformulation du texte-source sont plus rapidement soumises à l'érosion du temps, sauf dans le cas des "grandes" traductions ».

Les observations qui précèdent tendent à montrer que le vieillissement de la traduction est généralement attribué essentiellement et de prime abord à des facteurs linguistiques : pour Pierre-Louis Chantre (1997), le seul vieillissement de la langue

rendrait certes nécessaire la retraduction des classiques ; mais à cela s'ajoute un changement dans « l'attitude des traducteurs » :

Il y a de multiples raisons de « retraduire » un auteur. La première, la plus évidente, est le vieillissement des traductions précédentes. [...] Mais la raison la moins apparente, la plus intéressante aussi, qui pousse à redonner des habits neufs à des œuvres déjà traduites, vient de l'attitude des traducteurs. La philosophie de leur travail, leur déontologie se modifient constamment. Même si le vocabulaire et la syntaxe du français ne changeaient pas, de nouvelles traductions seraient nécessaires tous les trente ans.

En passant, Yves Gambier (1994 : 417) soulève également la question de la périodicité et la fréquence des retraductions : Sébastien Lapaque (2000 : 5), dans *Le Figaro Littéraire*, déclare pour sa part : « Les plus radicaux jugent qu'il faut retraduire tous les vingt ans. D'autres, que le travail ne doit pas cesser : sa nature l'apparente au mouvement perpétuel. » Comme nous l'avons vu plus tôt, André Topia (1990 : 46-47) se demande s'il est légitime de dire qu'une traduction « date » alors qu'un texte « original » ne date pas, ou pas de la même manière. Ainsi, il montre que la relativité temporelle de la langue d'*Ulysses* est indissociable du « lien organique » qui la relie d'une part à l'évolution de l'écriture de Joyce depuis les premières œuvres et d'autre part, aux mutations de la littérature anglaise du début du XX^e siècle. C'est précisément ce réseau d'interaction organique qui, selon lui, manque à la traduction : alors que l'œuvre ne cesse de se réajuster dans une configuration diachronique et synchronique toujours en mouvement, la traduction ne « bouge » pas. Pour André Topia, toute grande œuvre reste perpétuellement ouverte à des mutations postérieures, contrairement à la traduction : ce serait donc pour cette raison que devrait être entretenu le « mouvement perpétuel » qui devrait animer l'entreprise de retraduction.

Sur le fond : les facteurs idéologiques

Aux facteurs purement linguistiques (syntaxe, lexique), s'ajoutent des paramètres idéologiques, eux aussi catalyseurs du vieillissement d'une traduction : Anne-Françoise Benhamou (1990 : 13) affirme par exemple que dans sa traduction d'*Othello*, Jean Paris « mise, souvent de manière univoque, sur l'actualisation politique du discours de Shakespeare ». Jean Paris traduit en effet tantôt « the Moor » tantôt « the black Othello » par « le Nègre » : Anne-Françoise Benhamou affirme alors : « On voit comment la traduction cherche à déterminer l'interprétation du rôle de Iago, pourtant complexe et ambigu, en sursignifiant un racisme à connotation très contemporaine. » Elle précise plus loin que « lorsque la traduction est plus subtile et surtout moins idéologique [...], elle tente de ménager l'éventail d'interprétations présent dans le texte original ». Ainsi, le respect de l'ambiguïté du texte de départ est un gage de pérennité : lorsque la traduction est aussi proche du texte de départ que possible, c'est-à-dire la moins « interprétative », elle laisse ouvertes toutes les interprétations que la multiplicité des lecteurs et l'évolution culturelle ne manqueront pas d'engendrer.

Dans *Mark Twain et la parole noire*, Judith Lavoie a analysé six traductions de *Huckleberry Finn* de Mark Twain, et a relevé que « plusieurs traducteurs [avaient] choisi de rendre le mot *Mister* par *missié* ou *massa*, qui relèvent plus de *Tintin au Congo* ou d'épisodes de la comtesse de Ségur que d'une traduction objective. Ce choix, [selon elle], est révélateur de l'influence du colonialisme dans la littérature. » (Sauvé 2002) Ce faisant, les traducteurs ont totalement perverti la visée originelle de l'auteur : « D'une œuvre subversive, on passe en français à un livre réactionnaire, où l'esclavage est cautionné, où le personnage de Jim est réduit à un stéréotype ridicule, où Huck devient le porte-parole d'un système inégalitaire », écrit Judith Lavoie (2002 : 210) en conclusion. Selon elle, les traducteurs auraient pu puiser dans le créole français pour trouver une langue qui convienne à Jim ; elle affirme ainsi qu'une retraduction qui ne trahisse pas l'idéologie du texte de départ serait nécessaire (Lavoie 2002 : 16).

Indépendamment du vieillissement linguistique ou idéologique, il est toutefois généralement admis (notamment par Topia 1990 : 47 et

Rodriguez 1990 : 71-72) que ce que l'on nomme « grande traduction » échappe à l'immobilisme et connaît le même destin que l'œuvre originale, car son impact sur les œuvres postérieures de la culture d'arrivée l'inscrit pleinement dans le réseau de l'intertextualité historique.

Les « grandes traductions »

Selon Antoine Berman, inventeur du concept de « grande traduction », « l'Histoire nous montre qu'il existe des traductions qui perdurent à l'égal des originaux et qui, parfois, gardent plus d'éclat que ceux-ci. Ces traductions sont ce qu'il est convenu d'appeler des grandes traductions. » Pour Berman (1990 : 2-3), les « grandes traductions » se reconnaissent à la coexistence de plusieurs traits, en particulier :

- la « grande traduction » est un « événement dans la langue d'arrivée » ;
- elle constitue un « précédent incontournable » dans toute entreprise de traduction ultérieure.

Parmi les grandes traductions identifiées par Antoine Berman, on trouve entre autres « le Poe de Baudelaire », « le Shakespeare de Schlegel », « le Don Quichotte de Tieck » ; il est intéressant de constater que précisément, les deux derniers ont fait récemment l'objet de retraductions. Quant au Poe de Baudelaire, il pose la question cruciale de la fidélité : si Baudelaire est resté fidèle à la forme, il a par contre pris quelques libertés avec le sens, sans doute par ignorance le plus souvent. C'est ainsi que Michel Mohrt affirme en 1972 : « Les traductions des œuvres d'Edgar Poe par Baudelaire, pleines de contresens et d'erreurs, seraient aujourd'hui refusées par tous les éditeurs. » (Entrevue à Radio-Canada, cité par Paul Horguelin 1981 : 20)

Henri Meschonnic (1999 : 22) affirme pour sa part : « Les belles traductions vieillissent, comme les œuvres, au sens où elles continuent à être actives, à être lues. Même après que l'état de la langue où elles ont été écrites a vieilli [...]. »

Antoine Berman (1984 : 281) affirme quant à lui :

La retraduction, au XX^e siècle, possède un sens historique et culturel plus spécifique : celui de nous rouvrir l'accès à des œuvres dont la puissance d'ébranlement et d'interpellation avait fini par être menacée à la fois par leur « gloire » (trop de clarté obscurcit, trop de rayonnement épuise) et par des traductions appartenant à une phase de la conscience occidentale qui ne correspond plus à la nôtre.

À la lumière de cette assertion, il paraît pertinent de se demander si, en particulier, les œuvres traduites par des auteurs connus ne souffriraient pas du « rayonnement » de leurs traducteurs, après en avoir bénéficié au moment de leur publication – ce qui justifierait une retraduction.

Le deuxième article du dossier paru dans *Lire* en février 1997, intitulé « Des cancrs plutôt inspirés », aborde précisément le cas de ces auteurs français du XIX^e siècle – Nerval, Baudelaire et Proust – qui ont traduit les œuvres de leurs « idoles » – respectivement Goethe, Poe et Ruskin – sans « attendre de bien [en] connaître [la] langue ». Selon Didier Sénécals (1997 : 42-43), auteur de l'article, l'histoire littéraire tendrait même à montrer que les traductions de chefs-d'œuvre fondées sur une « saine ignorance de l'idiome originel » ont davantage de chances de « défier l'usure du temps ». Sans approfondir cet axiome linguistique, on peut en revanche déduire que ces « grandes traductions » ont deux grandes caractéristiques : le traducteur est d'abord un auteur reconnu (il traduit « par surcroît ») et sa notoriété accélère la « naturalisation » (Bensimon 1990 : IX) de l'œuvre traduite dans la culture d'arrivée ; le traducteur a une affinité particulière avec l'œuvre traduite, voire une certaine empathie avec l'auteur traduit. Or, d'une part, le XX^e siècle a vu la professionnalisation du métier de traducteur ; on ne saurait désormais se lancer en traduction sans bagage linguistique adéquat – ou à tout le moins, en se vantant de ses lacunes dans la langue de départ. Et d'autre part, l'empathie – pourtant prônée par Valéry Larbaud (1946 : 74-75) – ne semble plus être de mise non plus, peut-être par hasard,

peut-être pour garantir l'objectivité de la traduction. Ainsi, par exemple, Aline Schulman mentionne que sa retraduction de *Don Quichotte* était une commande.

Ces observations nous conduisent à nous demander s'il est encore possible que de « grandes traductions » voient le jour au XXI^e siècle et si on ne devrait pas plutôt considérer que leur avènement est désormais définitivement chose du passé.

Un phénomène historiquement marqué

Il est frappant de constater que la vague de retraduction qui continue de déferler a commencé précisément dans les années 1990, et que c'est au cours de ces années-là que la presse littéraire et, dans une moindre mesure, les chercheurs, ont commencé à s'y intéresser.

Coïncidence ou relation étiologique : les années 1990 constituent un tournant majeur dans l'histoire universelle, marquant pour de nombreux historiens la fin de ce qu'on a baptisé le « court XX^e siècle », dont les limites chronologiques coïncident soit avec l'avènement et la chute du régime soviétique (1917-1991), soit avec l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo (marquant le début de la première guerre mondiale en 1914) et la chute du régime soviétique (1991). Ce concept de « court XX^e siècle » a été formalisé par l'historien britannique Eric Hobsbawm en 1994.

Ainsi, il semble que la retraduction soit un phénomène typique du XXI^e siècle. Ce constat vient d'ailleurs compléter les observations faites en 1981 par Paul Horguelin (1981 : 49), qui affirmait alors qu'« il [appartiendrait] au XX^e siècle de réaliser la synthèse entre les deux tendances extrêmes des siècles précédents : les "belles infidèles" et la littéralité ». Ainsi, après les « belles infidèles » des XVII^e et XVIII^e siècles et le courant littéraliste du XIX^e siècle, le XX^e siècle fut « l'âge de la traduction » (Cary 1963 : 125), marqué par « l'esprit de fidélité » (Chantre : 1997). Le XXI^e siècle sera donc l'âge de la retraduction, marqué à la fois par la pluralité des postulats traductifs (sur la forme) et la volonté d'affranchir la traduction de contraintes idéologiques (sur le fond). Fait intéressant, les limites du court XX^e siècle sont, précisément, idéologiques.

La pluralité des postulats traductifs

La lecture des commentaires parus dans la presse littéraire ou des entrevues avec les retraducteurs illustre bien la pluralité des approches traductionnelles ayant présidé à la retraduction. L'esprit de fidélité n'est plus seul en jeu : il se conjugue et s'enchevêtre de manière parfois complexe avec d'autres impératifs et d'autres facteurs.

Par exemple, voici ce qu'observe Jane Couchman (1996) à propos de la nouvelle traduction d'œuvres de Picco della Mirandola :

Le besoin d'une nouvelle traduction s'est fait sentir par des problèmes d'interprétation de ces deux textes clefs, et l'étude de la pensée mirandolienne s'est nourrie des découvertes quant à la traduction comme quant à certaines sources inconnues jusqu'ici et ajoutées en annexes; d'autre part, la traduction s'alimente de l'interprétation renouvelée, qui aide à faire le point sur certaines ambiguïtés de traduction (quitte, bien sûr, à les laisser ambiguës le cas échéant, en les explicitant dans des notes).

Ainsi, les retraducteurs ont pu fonder leur nouvelle traduction sur des principes traductologiques (respect de l'ambiguïté voulue du texte de départ) et sur des informations inconnues des traducteurs précédents.

Ces différents paramètres, à la fois linguistiques et historiques, sont également mis en évidence à propos de la retraduction des œuvres de Kafka (Mathieu 2001 : 18) :

Contrairement à une idée reçue, une traduction n'est pas définitive. Elle est marquée par son auteur, sa pensée, la pratique de la traduction à une époque donnée.

Pour Brigitte Vergne-Cain [et] Gérard Rudent, il ne s'est nullement agi de « refaire une traduction pour rendre les autres caduques », ni de « faire redécouvrir Kafka », mais de « donner à voir les textes de Kafka

dans leur physionomie première », de « faire évoluer la connaissance de Kafka » à partir des textes eux-mêmes et non pas à partir d'interprétations de sa propre biographie.

Ces remarques particulières introduisent d'autres paramètres encore : en premier lieu, si la traduction n'est pas définitive, on peut gager que la retraduction ne le sera pas non plus, si elle est tributaire de facteurs prédominant à une époque donnée. Ensuite, la question des interprétations d'un texte à partir de la biographie de l'auteur laisse supposer que le postulat traductif tient également compte des courants dominants en matière de critique littéraire : l'interprétation de l'œuvre en fonction de la vie de l'auteur était une pratique déterministe très répandue jusqu'à la deuxième moitié du XX^e siècle, et très en vogue dans les approches positivistes et scientistes de la fin du XIX^e siècle.

Si la fidélité semble généralement considérée comme la principale clé permettant de renouveler l'accès au texte original (par exemple, à propos de la retraduction de l'œuvre de Vico : « [...] La nouvelle traduction intégrale, d'une rigueur et d'une fidélité jusque-là inégalées, que nous offre aujourd'hui Alain Pons, devrait permettre un accès entièrement nouveau à ce grand classique de la philosophie italienne. » [Blain 2001 : 82]), d'autres postulats coexistent, contradictoires et pourtant défendables. C'est ainsi que la nouvelle traduction de la Bible publiée en France en 2001 est le fruit d'un postulat totalement hors normes, à contre-courant (David 2001 : 6-7) :

Frédéric Boyer et Marc Sevin avaient donc avancé cette idée, sans trop y croire, une idée merveilleusement hérétique : pourquoi ne pas retraduire la Bible, à la mode de chez nous, dans cette langue souple et rebelle, perméable et libertaire, que nous a léguée la littérature du XX^e siècle,ensemencée par Baudelaire et Mallarmé, puis cassée, syncopée, réveillée par Artaud, Beckett et les autres ? Offrir au grand public une nouvelle traduction de la Bible, mariant l'audace et le respect, non liturgique, vouée au seul plaisir du texte, à la musique des mots... [...] Une

idée folle, mais un projet sérieux [...] qui, selon Michel Berder, avait l'avantage de se conformer aux recommandations de Vatican II : « Le document conciliaire recommandait non seulement d'ouvrir largement l'accès de la Bible aux chrétiens, mais demandait explicitement de faire des éditions bibliques à l'usage des non-chrétiens. »

Évidemment, l'originalité de cette approche est intimement liée à la particularité du texte en question et à ses finalités, à la fois culturelles et culturelles – poétiques et catéchistiques. Mais elle illustre bien l'affranchissement par rapport à la seule fidélité au texte original; et il va sans dire que dans le cas de la Bible, les conséquences d'un tel postulat sont incommensurables.

Autre cas particulier, l'expérience de retraduction du *Hamlet* de Faulkner menée en par des chercheurs du Groupe de recherche en traductologie (GRETI) de l'Université McGill. En introduction, Corinne Durin mentionne quelques éléments qui semblent communs aux postulats traductifs qui sont à l'œuvre dans d'autres entreprises de retraduction : les « défaillances » de la traduction précédente sont relativisées, et des circonstances atténuantes sont accordées au traducteur précédent, qui ne disposait pas d'autant d'informations que les traducteurs contemporains, tant sur le plan de la critique littéraire que dans le domaine traductologique.

Nos critiques des « défaillances » de la traduction de René Hilleret demandent à être nuancées. Il va de soi qu'elles sont avant tout attribuables à notre propre lecture, lecture modelée par un recul de trente années au cours desquelles la critique faulknérienne s'est considérablement enrichie, l'horizon littéraire s'est transformé et les études traductologiques ont pris leur essor. (Durin 2001 : 13)

Mais l'originalité de l'expérience réside notamment dans le choix d'une adaptation culturelle du sociolecte du Sud états-unien, en y substituant le parler franco-québécois, choix à partir duquel s'engage

une réflexion sur le conflit des réceptions. Cette option culturelle pourrait avoir des retombées spectaculaires ouvrant la voix à une infinité de retraductions possibles, en fonction du code linguistique choisi : on pourrait ainsi s'efforcer de tenir compte des familles culturelles qui transcendent les langues elles-mêmes (créoles, celtes, germaniques) et traduire d'une langue à l'autre au sein de ces groupes.

L'accessibilité au lecteur

Que ce soit par mercantilisme, par démagogie ou par souci de démocratisation, la plupart des artisans de la retraduction ont à cœur de produire des textes qui soient accessibles au lecteur contemporain. Retraductrice de *Don Quichotte*, Aline Schulman (1997 : II) signale précisément que « tout le monde croit connaître [*Don Quichotte*], mais [qu']en fait, personne ne l'a lu, sauf les universitaires et les étudiants de haut niveau ». Elle explique d'ailleurs que sa « mission [...] n'était pas de faire une édition savante, mais une traduction au plus près de la sensibilité des lecteurs d'aujourd'hui, en restant fidèle à l'esprit du texte original » (Schulman 1997 : 114). La fidélité se conjugue donc ici à l'accessibilité, de manière d'ailleurs très subtile : si Aline Schulman (1997 : II) n'a « quasiment pas utilisé de mots apparus dans la langue française après 1650 », elle a néanmoins recouru à une syntaxe française actuelle afin d'en faciliter l'accès au lecteur contemporain.

Liliane Rodriguez (1990 : 78) est à ce propos encore plus explicite : pour elle, « c'est au traducteur de proposer, et au lecteur de disposer » ; elle préconise d'ailleurs que le lecteur-consommateur soit informé de ce qu'on lui propose, que le traducteur soit à la fois fidèle à l'auteur et honnête envers le lecteur.

Évoquant les traductions successives de *Don Quichotte*, Michel Del Castillo (1997 : 160) rappelle quant à lui qu'il « n'existe pas de traduction idéale. Pas plus qu'on écrit dans le vide, on ne traduit pas dans le pur éther de la littérature. Le traducteur est un interprète ; il donne les mots qu'il entend, mais tout autant ceux que son public peut entendre ».

Conclusion

Pour conclure, on peut dire qu'en tant que telle, la retraduction n'est pas un phénomène nouveau ; de fait, comme le rappellent Yuan Li et Xu Jun (1997 : 304), elle est inévitable dans l'optique herméneutique, selon laquelle « tout texte est un système ouvert à ses lecteurs ». Et si les temps changent, si les lecteurs changent, la traduction – qui n'est qu'un vecteur de circulation de la compréhension du texte original – doit changer elle aussi.

Par ailleurs, pour reprendre la formule de Michel Del Castillo (1997 : 160), il n'y a « pas de traduction idéale » ; et « dans ce domaine d'essentiel inaccomplissement qui caractérise la traduction », écrit Antoine Berman (1990 : 1), « c'est seulement aux retraductions qu'il incombe d'atteindre – de temps en temps – l'accompli. » Il est donc dans l'ordre des choses qu'à chaque époque, on s'efforce de « réduire la défaillance originale », pour reprendre là encore les termes d'Antoine Berman (1990 : 5).

Mais la vague universelle de retraduction qui caractérise ce début de XXI^e siècle prend un sens nouveau : affaire de traducteurs, elle correspond à des postulats conscients, hérités d'une longue histoire de la traduction et d'une connaissance lucide des différentes manières de traduire. Ainsi, ces postulats sont variés, mais en outre, ils sont tous fondés même s'ils sont contradictoires – à l'image, peut-être, du siècle qui s'annonce.

Author's address : Isabelle Collombat • Département de langues,
linguistique et traduction • Université Laval • Cité universitaire •
Québec (Québec) G1K 7P4 Canada

RÉFÉRENCES

- ARGAND, CATHERINE. fév. 1997. « Faut-il tout retraduire ». *Lire*. 38-40.
- BENHAMOU, ANNE-FRANÇOISE. oct. 1990. « Quel langage pour le théâtre ? A propos de quelques traductions d'Othello ». *Palimpsestes* n° 4, *Retraduire*. Publications de la Sorbonne nouvelle. 9-31.

- BENJAMIN, WALTER. 1971. « La tâche du traducteur ». *Œuvres*, vol. I, *Mythe et violence*, essais traduits de l'allemand [et préfacés] par Maurice de Gandillac. Paris : Denoël. 261-275.
- BENSIMON, PAUL. oct. 1990. « Présentation ». *Palimpsestes* n° 4, *Retraduire*, Publications de la Sorbonne nouvelle. IX-XIII.
- BERMAN, ANTOINE. 1984. *L'épreuve de l'étranger, culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard.
- _____ oct. 1990. « La retraduction comme espace de la traduction ». *Palimpsestes* n° 4, *Retraduire*. Publications de la Sorbonne nouvelle. 1-7.
- BLAIN, JEAN. 2001. « L'histoire devenue science ». *Lire*, juin 2001. 82.
- CARY, EDMOND. 1963. *Les grands traducteurs français*. Genève : Georg & Cie.
- CHANTRE, PIERRE-LOUIS. 20/11/1997. « Traduction, trahison ». *L'Hebdo littéraire* n° 2. <http://www.webdo.ch/hl/hL02/traductionJ32.html>.
- COUCHMAN, JANE. hiver 1995-1996. *University of Toronto Quarterly* 65: 1. <http://www.utpjournals.com/product/utq/651/jean77.html>. recension de Louis Valcke et Roland Galibois. *Le périple intellectuel de Jean Pic de la Mirandole, suivi du Discours de la dignité de l'homme et du traité L'être et l'un*. Sainte-Foy et Sherbrooke : Presses de l'Université Laval, Centre d'études de la Renaissance.
- DAVID, CATHERINE. 30/08/2001. « Une nouvelle traduction, pourquoi faire ? La Bible ». *Le nouvel observateur* n° 1921. 6-7.
- DEL CASTILLO, MICHEL. 16/10/1997. « La servante de Cervantès ». *L'Express*. 160.
- DURIN, CORINNE. 2001. « Vers une traduction-texte par un travail sur la lettre ». *Faulkner, une expérience de retraduction*, sous la direction d'Annick Chapdelaine et Gillian Lane-Mercier. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal. 12-17.
- GAMBIER, YVES. 1994. « La retraduction, retour et détour ». *Meta*, 39:3.413-417.
- HOBBSAWM, ERIC. 1994. *Age of extremes: the short twentieth century, 1914-1991*. London: Michael Joseph.
- HORGUELIN, PAUL. 1981. *Anthologie de la manière de traduire : domaine français*. Montréal : Linguattech.

- JUN, XU. 1999. « Réflexions sur les études des problèmes fondamentaux de la traduction ». *Meta*, 44 : 1. 44-60.
- LAPAQUE, SEBASTIEN. 2000. « Faut-il retraduire les chefs-d'œuvre ? Voici venu le temps des nouvelles traductions ». *Le Figaro littéraire* du 3 mai 2000. 5.
- LARBAUD, VALERY. 1946. *Sous l'évocation de Saint Jérôme*. Paris : Gallimard.
- LAVOIE, JUDITH. 2002. *Mark Twain et la parole noire*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- LI, Yuan et Xu JUN. 1997. « Sur la retraduction littéraire actuelle en Chine ». *Babel*. 43 : 4. 303-312.
- LORTHOLARY, BERNARD. fév. 1997. « Un germaniste au parfum », propos recueillis par Pascale Frey. *Lire*. 44-45.
- MATHIEU, FRANÇOIS. 08/10/2001. « L'ouverture sur le monde ». *L'Humanité*. 18.
- MESCHONNIC, HENRI. 1999. *Poétique du traduire*. Lagrasse (France) : Verdier.
- RODRIGUEZ, LILIANE. oct. 1990. « Sous le signe de Mercure, la retraduction ». *Palimpsestes* n° 4, *Retraduire*. Publications de la Sorbonne nouvelle. 63-80.
- SAUVE, MATHIEU-ROBERT. 09/12/2002. « Mark Twain n'était pas raciste ! ». *Forum* 37: 15. <http://www.iforum.umontreal.ca/forum/archivesforum/2002-2003/021209/article1828.htm>
- SCHULMAN, ALINE. 10/10/1997. « Cervantès, en langue vivante », propos recueillis par Martine Silber. *Le monde des livres*. II.
- _____ 25/11/1997. « Don Quichotte : un roman moderne ? », propos recueillis par Philippe Nourry. *Le point*. 114.
- SENECAL, DIDIER. fév. 1997. « Des cancren plutôt inspirés ». *Lire*. 42-43.
- TOPIA, ANDRE. oct. 1990. *Finnegans Wake : la traduction parasitée* ». *Palimpsestes* n° 4, *Retraduire*. Publications de la Sorbonne nouvelle. 45-61.